

Jean-Paul II selon Riccardi, son biographe

Historien et fondateur de la communauté Sant'Egidio, Andrea Riccardi a connu Jean-Paul II, et travaillé avec lui. Il vient de faire paraître une biographie qui se veut scientifique sur le pape polonais. Extraits.

Un pape progressiste ou conservateur ?

Dans les années soixante-dix, il était courant de parler de catholiques progressistes ou de catholiques conservateurs pour distinguer les différentes positions de l'Eglise. Au moment de Vatican II aussi, on avait défini deux camps, la majorité progressiste et la minorité conservatrice. Ou classer Jean-Paul II ? Immédiatement après son élection, la presse analyse la figure de Jean-Paul II à partir de ces catégories, mais elle a tôt fait de relever que sa personnalité échappe à une telle distinction. En effet, le cardinal Wojtyla vient d'une Eglise qui a connu un après-Concile différent de celui de l'Occident, qui n'est pas marquée par la polarisation et la contestation qui ont secoué le catholicisme occidental.

Il ne vient pas d'une Eglise où la période du Concile a été suivie d'une crise profonde, avec la désertion de nombreux prêtres et religieux et une forte chute du nombre de vocations. Il a aussi connu une situation différente de celle de l'Amérique latine, continent catholique et animé d'une grande ferveur religieuse, qui a vu s'affirmer une ligne théologique et pastorale associant le renouveau postconciliaire à la lutte pour la libération des opprimés. La Pologne, où une Eglise populaire se trouve aux prises avec un régime communiste, est à mille lieues de ces problématiques.

Qu'est-ce qui, chez Wojtyla, avait donc attiré l'attention du cardinal progressiste König, au point de faire de lui un candidat à la papauté ? L'archevêque, chef de la majorité conciliaire, orientaliste de formation et engagé dans le dialogue avec les chrétiens d'Orient et les non-croyants (les laïques, qui allaient des sociaux-démocrates autrichiens aux intellectuels communistes), fut parmi les premiers à comprendre l'originalité de Wojtyla et de l'histoire qui était la sienne. Dans un entretien qu'il m'accorda au soir de sa vie, le cardinal, mort en 2004, me dit, avec la politesse et la finesse qui le distinguaient des autres, sans dévoiler les dynamiques du conclave mais sans non plus nier son rôle : « *Je ne sais pas si je le referais un jour* ». Il y avait eu des difficultés et des polémiques au sein de l'Eglise autrichienne et du diocèse de Vienne.

Mais le cardinal König, personnage intelligent, soucieux de la présence de chefs susceptibles de faire sortir l'Eglise de la crise, avait alors été frappé par la fraîcheur, l'originalité et la foi de Karol Wojtyla. Et il n'était pas le seul. Le cardinal Arns (NDR : prélat brésilien « progressiste », sympathisant de la théologie de la libération), avait entendu dire que Wojtyla était un personnage d'une vigueur extraordinaire et d'une fermeté hors du commun dans ses idées. Il s'en aperçut lui-même et finit par l'appuyer. (p.149 à 153)

La théologie de la libération

Le pape se met en quête de collaborateurs afin de définir une orientation susceptible de s'affranchir de la focalisation sur l'antagonisme entre conservateurs et progressistes. Il y songe à partir de son identité chrétienne affichée et de sa forte spiritualité, capable de motiver l'engagement en faveur des pauvres et relancer l'évangélisation du continent.

C'est un programme ambitieux qui va au-delà des débats ayant cours ces années-là, mais que beaucoup jugent anachronique. (...) Jean-Paul II est convaincu des risques que présente la théologie de la libération, et de la nécessité d'éviter qu'elle se mélange au marxisme. L'autorité de Ratzinger, un théologien qu'il a connu jeune et qui s'est déjà affirmé à Vatican II, lui est d'une grande aide : « *C'est le dernier théologien du Concile* », a-t-il confié. Ainsi parvient-on aux deux instructions de la Congrégation pour la doctrine de la foi (celle de 1984, critique vis-à-vis du marxisme, et celle de 1986, portant sur la libération). Ces instructions ont une double fonction : la première entend limiter l'influence du marxisme sur la théologie chrétienne, et la seconde vise à affirmer la valeur de la libération pour le christianisme. Elles correspondent à deux préoccupations fondamentales de Wojtyla. Il ne faut pas sous-évaluer la seconde car, dans la pensée de Jean-Paul II, l'Eglise a un message de libération à délivrer. Le lien entre ces deux instructions entend montrer que le pape n'adopte pas une position défensive et insensible aux questions de la pauvreté, même si, pour cette raison, il ne cède pas à une théologie qui récupère le marxisme ou prône le recours à la violence. (p.276 à 280)

Une autre culture de la vie

Il apparaît de plus en plus clairement à Wojtyla, précisément dans les années quatre-vingt-dix, qu'en Occident plus spécialement, il existe une vision de la vie humaine différente de celle de l'Eglise, qui s'impose partout et de plus en plus. La bataille de Wojtyla contre la culture de mort a des racines anciennes et va de pair avec sa lutte contre la pauvreté, mais elle se développe de façon nouvelle dans un contexte mondialisé assailli par l'occidentalisation. En 1995, il publie l'encyclique *Evangelium vitæ* et renforce le Conseil pontifical pour la famille. (...) Le pape parle de l'avortement, des campagnes pour la stérilisation, de la manipulation de la vie, qui lui apparaissent comme des expressions d'une culture très répandue. Il la définit comme une « culture de mort ». Parallèlement au « *phénomène de l'élimination de tant de vies humaines naissantes ou sur le chemin de leur déclin* », il remarque que la « conscience elle-même (est) comme obscurcie par d'aussi profonds conditionnements », incapable de « percevoir la distinction entre le bien et le mal sur les points qui concernent la valeur fondamentale de la vie humaine ». C'est pour lui l'issue finale de la crise des rapports entre morale chrétienne et morale publique qui, bien qu'on ne puisse pas l'identifier pleinement, a eu, dans le passé, une relation étroite avec la première. Jean-Paul II observe : « *Ainsi disparaît toute référence à des valeurs communes et à une vérité absolue pour tous : la vie sociale s'aventure dans les sables mouvants d'un relativisme absolu* ». Il lance alors un cri d'alarme : « *Alors, tout est matière à convention, tout est négociable, même le premier des droits fondamentaux, le droit à la vie* ».

Les manipulations de la vie, la suppression des vies humaines naissantes, l'acceptation passive de tant de formes de pauvreté constituent, pour le pape, des aspects de cette « culture de mort ». Wojtyla décide donc que son Eglise doit s'engager à fond dans la défense de la culture de la vie. Comme d'habitude, il ne se ménage pas : il envoie des messages, parle et prêche. Il organise aussi une action du Saint-Siège au sein de la communauté internationale. Entre 1994 et

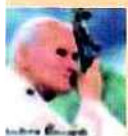
1995 se déroule une bataille décisive pour le Vatican. Lors de la conférence de l'ONU sur la famille au Caire, la diplomatie vaticane manifeste sa désapprobation du document préparatoire. Elle unit habilement son action à celle des pays musulmans, accusant l'ONU et les Etats-Unis de colonialisme démographique visant à une légalisation universelle de l'avortement. (...)

Après avoir livré bataille contre l'hégémonie marxiste, Jean-Paul II engage dès les années 1990 une lutte au cœur de l'Occident et de sa culture. Le grand Européen Wojtyla est moins écouté en Europe qu'en Amérique du Nord où, malgré son désaccord avec la politique militaire des deux présidents Bush, (on constate) un intérêt notable pour son engagement en faveur de la culture de la vie. La liberté telle qu'elle est conçue dans le monde occidental, sans lien avec la vérité de l'humain, risque de conduire, selon lui, à des dérives dangereuses. (p.473 à 475)

Malade. Une démission ?

Jean-Paul II essaie de répondre de toutes ses forces à toutes les attentes, sans avoir honte de se présenter en public comme un homme invalide et malade. Les dernières années sont une lutte contre le temps et contre son corps. En 2004, il effectue un voyage en Suisse, où il sent qu'il doit se rendre pour aider l'Eglise à se redresser. Enfin, la même année encore, il accomplit son dernier voyage en visitant le sanctuaire marial de Lourdes, à l'occasion de la fête de l'Assomption. Devant la grotte, là où Bernadette a vu la Vierge, le pape déclare : « *J'ai atteint le terme de mon pèlerinage.* » Des mots qui sonnent comme un adieu. Toute l'assistance, parmi laquelle se trouve le président Chirac, voit un homme à bout de forces. Sa voix est enrouée, parfois étranglée. On le remarque au cours de l'homélie de la messe du 15 août 2004, où il demande de l'aide à ses collaborateurs. (...)

Comment un homme qui lutte à chaque instant contre le mal et contre son corps peut-il gouverner l'Eglise ? Comment peut-il manifester sa volonté et prendre des décisions ? Après l'hospitalisation du pape, le 8 février 2005, face aux questions des journalistes à propos d'une éventuelle démission, le cardinal Sodano déclare : « *Laissons cela à la conscience du pape. S'il y a un homme dans l'Eglise qui est guidé par l'Esprit Saint, s'il y a un homme qui aime l'Eglise plus que personne, s'il y a un homme qui possède une merveilleuse sagesse, c'est le pape.* » Le cardinal exprime, en termes très respectueux, un avis d'une quasi-probabilité de démission. Au fond, le pape Wojtyla est encore une fois excessif dans sa volonté de plier son corps malade aux exigences de son ministère, comme il a été excessif dans les manifestations de son gouvernement extraordinaire. Le préfet des évêques, le cardinal Re, très proche du pape Wojtyla, répond : « *Parler de démission est de mauvais goût.* » Le cardinal polonais Zenon Grocholewski est encore plus clair : « *Le pape n'envisage pas de démissionner, mais veut montrer que c'est une valeur importante de se donner jusqu'au bout.* » (p.481 à 483)



Jean-Paul II

La biographie

ANDREA RICCARDI

Parole et Silence éd.,

508 pages, 25 euros env.